

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1928-1929. — N° 50

DE
L'INFLUENCE DE LA TUBERCULOSE
SUR LE CARACTÈRE, LA MENTALITÉ
ET DANS L'ŒUVRE DE QUELQUES TUBERCULEUX CÉLÈBRES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 21 décembre 1928

PAR

Jean-Baptiste MORELET

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à LIMOGES (Haute-Vienne), le 19 mai 1902.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MICHELEAU, professeur	Président.
		LEURET, professeur	{ Juges.
		AUBERTIN, agrégé	
		PIÉCHAUD, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1928



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548412_0007

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1928-1929. — N° 50

DE

L'INFLUENCE DE LA TUBERCULOSE

SUR LE CARACTÈRE, LA MENTALITÉ
ET DANS L'ŒUVRE DE QUELQUES TUBERCULEUX CÉLÈBRES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 21 décembre 1928



PAR

Jean-Baptiste MORELET

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à LIMOGES (Haute-Vienne), le 19 mai 1902.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MICHELEAU, professeur....	<i>Président.</i>
		LEURET, professeur	{ <i>Juges.</i>
		AUBERTIN, agrégé	
		PIÉCHAUD, agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

.1928

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, POUSSON, MOURE, PRINCETEAU,
W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE, LE DANTEC.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	VERGER.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	MAURIAC.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZES.	Chimie biologique et médicale.....	DENIGES.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique...	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM. DELAUNAY (Physiologie). MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
Histologie.....	LACOSTE.	id.....	JEANNENEY.
Anatomie pathologique.....	MURATET.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	CREYX.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	N.	id.....	FAUGÈRE.
id.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	DAMADE.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	PIÉCHAUD.	Pharmacie.....	GOLSE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Puériculture.....	N.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac..	N.
Accouchements.....	FAUGÈRE.	Pharmacie chimique.....	GOLSE.
Ophtalmologie.....	CABANNES.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

Dont le souvenir immarcescible veille
au fond de moi, je dédie cet humble
travail.

A MON PÈRE

Auquel je dois tout, j'offre ce faible
témoignage de ma reconnaissance et de
ma très grande affection.

A MES FRÈRES

En souvenir de belles heures.

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A LA MÉMOIRE DU COLONEL DE VENNE

MON GRAND-ONCLE

AUX MIENS ET A MES AMIS

A MES JEUNES ANNÉES

A MES MAÎTRES
DE LA FACULTÉ ET DE L'ÉCOLE DE SANTÉ NAVALE

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL BRUGÈRE

*Directeur de l'École principale du Service de Santé de la Marine
et des Colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier d'Académie.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZÈS

*Professeur d'Anatomie pathologique et de Microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de Médecine,
Médecin-chef du service des contagieux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

En souvenir d'un stage où j'ai pu
admirer sa souriante indulgence et sa
précieuse compréhension.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR MICHELEAU

*Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

Il voulut bien nous autoriser à traiter
ce sujet de thèse et nous fait aujourd'hui
l'honneur d'en accepter la présidence.
Nous l'assurons de notre respectueuse
gratitude.

AVANT-PROPOS

Nous ne balançons pas à marquer d'une pierre blanche la fin de nos études et le proche début de notre pratique médicale. Et, dans le même temps, nous sommes assujetti à un devoir dont nous ne percevons que la douceur et la plénitude réjouie. Remercier des maîtres riches d'une science et d'une indulgence qui firent notre émerveillement, devient une obligation pleine de plaisir.

Ils nous ont donné le goût de l'observation parachevée en sens clinique. Leur dévouement, non mesuré, auprès de ceux qui souffrent a grandi notre altruisme. Ils nous ont appris la beauté de notre rôle dans sa dualité admirable : soulager ou guérir les corps, ragaillardir et relever les âmes abattues.

Jamais nous n'avons senti près d'eux les rigueurs de la discipline ou l'amertume du fruit scolastique.

Plus tard, notre reconnaissance leur sera due s'il nous est donné de faire du bien autour de nous. Ne tenons-nous pas d'eux la science de leurs veilles et de leurs expériences accumulées. Aussi, sincèrement, et avec une respectueuse simplicité, nous les remercions de nous avoir rendu les apôtres d'une religion, vraiment humaine celle-là, dans son rôle de lutte millénaire contre la mort.

DE

L'INFLUENCE DE LA TUBERCULOSE

SUR LE CARACTÈRE, LA MENTALITÉ
ET DANS L'ŒUVRE DE QUELQUES TUBERCULEUX CÉLÈBRES

INTRODUCTION

Ce modeste travail se recommande aux sentiments bienveillants. Paul Valéry a prétendu avec justesse : « L'homme n'a qu'un moyen de donner de l'unité à un ouvrage, l'interrompre et y revenir. »

Hélas ! pour celui-ci, il nous a fallu l'accomplir en une seule fois et nous avons dû estimer qu'il fût bon tel.

Nous envisagerons dans une première partie si la tuberculose exerce une influence sur le caractère et la mentalité. En suite de cela, nous considérerons cette influence à travers l'œuvre de quelques tuberculeux célèbres.

Les Romains, qui savaient presque tout d'eux-mêmes et furent en possession de tout lorsqu'ils connurent les Grecs, ont peut-être trouvé notre condamnation : *Parturiunt montes; nascetur ridiculus mus*. Il en sera ce qui est écrit aux tablettes de Jupiter.

PREMIÈRE PARTIE

Influence de la tuberculose sur le caractère et la mentalité. Premiers jalons.

Dès l'abord, nous devons nous demander si le corps exerce une action quelconque sur l'esprit. Sans doute, Juvénal avait déjà dit dans ses *Satires* : *Mens sana in corpore sano*. Mais ce vers, qui pour lui n'était que le souhait, la demande au ciel de l'homme sage, est devenu, dans l'application, le constat de l'influence de la santé du corps sur la santé de l'esprit.

Quoi qu'il en soit, la sagesse populaire avait déjà établi une vérité qui ne fut démontrée qu'à la fin du XVIII^e siècle par l'ami de Mirabeau, Cabanis, dans son ouvrage : *Les rapports du physique et du moral de l'homme*.

En effet, si l'organisme humain est touché, soit par une affection, soit par une maladie — différence fort pertinente et bien mentionnée par le professeur Micheleau — au fonctionnement anormal de cet organisme correspondra une modification du caractère temporaire ou persistante. Cette influence indiscutable s'étendra à tous les domaines de notre activité : le caractère, l'affectivité, la volonté et l'intelligence.

La psychologie du malade n'est point un mythe ; mais cette psychologie est-elle indépendante de la nature de la maladie, ou bien chaque maladie exerce-t-elle une action particulière, — ainsi la tuberculose qui est notre objet. Tardieu, dans sa *Psychologie du malade*, se piète comme le coryphée de la première interprétation. Il prétend à rien de moins que ce qui suit : « La maladie égalise les conditions, nivelle les caractères, oblitère

ce qui était original et excessif dans les individualités et annonce l'égalité prochaine et définitive de la tombe » ; et plus loin : « La maladie est presque toujours une mutilation, un abaissement ; la maladie est meurtrière à tout idéalisme, le malade est un homme en décadence et son intelligence, mal alimentée, est en voie d'évolution régressive. »

La généralisation nous semble un peu hâtive. S'il est vrai que certaines maladies détruisent la lucidité de l'intelligence, etc., cette action n'est point le fait des maladies chroniques en général, et tout particulièrement de la tuberculose.

De nos jours on admet, ou l'on tend à admettre, ce qui revient au même, qu'un certain nombre de maladies à action lente créent autant de types psychologiques.

Toute maladie est assimilable à un tableau dont l'arrière-plan serait constitué par l'égoïsme et l'irritabilité — deux caractères communs aux maladies chroniques — et où le premier plan serait destiné à la floraison des tendances particulières à chaque maladie.

Il y aurait un portrait à faire du « candidat à la tuberculose », suivant l'expression de Landouzy. si, au 1^{er} siècle de notre ère, un médecin grec, contemporain de Néron, Arétée de Cappadoce, ne l'avait pas tenté et réussi. « Les prédisposés à la tuberculose sont grêles et délicats, minces comme des planches, ils ont les omoplates ailées, le gosier saillant, la peau blanche, la poitrine étroite et le facies amabilis. »

Aussi, dès cette période, ainsi que le constate Chevrolet (1), en mettant dans un portrait général l'ensemble des symptômes que l'on peut observer, « l'individu en puissance de tuberculose paraît donc affiné, efféminé, d'une élégance malade ; la physionomie vive est souvent voilée de tristesse ; les mains sont diaphanes, avec des veines bleuâtres et saillantes, l'expression du visage assez particulière, caractérisée par Arétée de Cappadoce de « facies amabilis ». Le thorax est aplati et rétréci. Les

(1) Chevrolet, *Essai sur la psychologie du tuberculeux pulmonaire*, thèse Paris, 1918.

épaules et les omoplates sont saillantes, les clavicules enfouées ».

A ce moment se manifestent des modifications du caractère et de la mentalité qui constituent le syndrome intellectuel et moral du pré tuberculeux.

Luminaire d'une psychologie.

Laignel-Lavastine (1) a montré que l'état mental des tuberculeux varie selon le terrain et selon les milieux.

A. — SELON LE TERRAIN.

a) *Tuberculose par péché originel.* — La dénomination de « tuberculose par péché originel », qui est la première variété envisagée dans l'étude de cet auteur, ne répond plus à une réalité. Kuss a établi que les enfants des tuberculeux ont seulement une hérédoprédisposition. Cette hérédité est à la fois physique et morale et voici l'état mental de ces malades tel que l'a décrit Laignel-Lavastine : « Lymphatiques et féminins, ils sont paresseux comme par une prévision de leur nature vite fatiguée, doux et caressants comme par sentiment de leur faiblesse, voluptueux, d'une tendance plus cérébrale que médullaire, et pouvant s'éteindre dans des équivalents mystiques ; distingués par rareté des gestes, efforts musculaires dont ils sont économes, sympathiques enfin. Leur intelligence précoce étonne par un antagonisme paradoxal entre l'activité musculaire nulle et l'intellectualité déliée. Le repos forcé nécessité par la maladie produit un état d'âme presque fatal ; l'activité diminue, l'affectivité augmente, l'intelligence s'élève, avec des oscillations variables selon la valeur de l'étincelle primitive, mais dans une orientation toujours à peu près la même, de besoin de rêve, d'amour et d'infini. »

(1) Laignel-Lavastine, *La psychologie des tuberculeux*, *Revue de médecine*, 10 mars 1907.

b) *Tuberculose par accident.* — Dans ce cas, l'état mental de ces malades n'est que l'accentuation de leur état de santé, le développement de leurs tendances particulières ; une activité accrue se manifeste chez les uns, tandis que chez les autres la paresse se mue en nonchalance. Il n'y a rien de particulier à ces formes psychiques, si ce n'est souvent l'adjonction d'un peu de délicatesse ou de finesse et parfois d'optimisme.

B. — SELON LES MILIEUX.

L'état mental des tuberculeux varie selon les milieux, puisque la culture et les conditions de vie y sont différentes ; mais aussi selon les sexes, parce qu'ils gouvernent des tempéraments spéciaux.

a) *A l'hôpital.* — L'homme du peuple, d'abord confiant, devient sceptique sur la guérison de sa maladie, en voyant mourir autour de lui ceux qui sont atteints du même mal. Son égoïsme croît dans des proportions effrayantes. Il se croit frustré des soins qu'on donne aux autres. Aussi en arrive-t-il à souhaiter la mort de ses compagnons de misère. La femme du peuple présente des alternatives de prostrations mélancoliques et de grandes joies, greffées de sentimentalisme par accès.

b) *Au sanatorium.* — L'oisiveté forcée incline aux rêveries et développe l'affectivité parallèlement à une exaltation de l'égoïsme et à une diminution considérable de la volonté. Aussi, chez ces malades assiste-t-on à de nombreuses idylles et même à de véritables excès génitaux. Féré, dans son *Instinct sexuel*, a voulu démontrer que l'euphorie des tuberculeux se manifeste sous forme d'excitation sexuelle.

Béraud (1) écrit : « Le tuberculeux se fait remarquer par son excitation génésique très spéciale. Dans tous les sanatoria, même dans ceux où les sexes sont rigoureusement séparés, le flirt ne tarde pas à se glisser. Nulle part les intrigues amoureuses ne sont plus violentes et plus romanesques. Personne ne

(1) Béraud, *La psychologie des tuberculeux*, thèse de Lyon, 1901.

· sait vivre des romans d'amour plus compliqués et plus passionnés que ceux des jeunes poitrinaires. Tourmenté par une excitation qui est peut-être un des traits les plus constants de son caractère, capable de prouesses génitales en pleine hémoptysie, il compromet et dépense ses forces dans des excès continuels. »

Landret (1) conclut que si « l'excitation génitale est souvent le résultat des conditions de vie et du milieu dans lequel se trouve le tuberculeux (état psychique spécial : oisiveté, ennui, isolement, suralimentation, rêverie, décubitus dorsal, lecture, mélange des sexes dans les sanatoria, toutes conditions qui exagèrent les désirs), le processus tuberculeux n'en peut pas moins créer à lui seul une excitation intense portant à la fois sur les désirs et sur la puissance génitale ».

Ne semble-t-il pas que ce soit pour ces infortunés que Balzac ait écrit de l'amour dans la *Physiologie du mariage* : « C'est une nécessité malheureuse qui tient le milieu entre les besoins du corps et les besoins de l'âme. »

La littérature s'est emparée du thème. Dans *Les embrasés*, de Michel Corday, quelle est la devise de ces malheureux ? Aller au-devant de la vie, goûter à toutes les sensations d'une existence normale avant que la mort ne vienne. Pensent-ils qu'en soulageant le corps ils soulageront l'âme ? Ou bien, plutôt, ne font-ils pas leur la parole de Pascal : « Abêtissez vous », appliquant ainsi inconsciemment à la volupté le précepte de Pascal touchant la foi.

Or, la publication du roman de Michel Corday donna au docteur Cabanés l'occasion d'une enquête auprès des professeurs et des médecins des sanatoria et de spécialistes réputés. Il leur posa cette question : La tuberculose développe-t-elle les facultés affectives, soit sentimentales, soit génésiques, de ceux qui en sont atteints ? Le professeur Grancher, le docteur Debove, le docteur Letulle, le docteur Landouzy, le docteur Daremberg, le docteur Bernheim, le docteur Pitres et bien

(1) Landret, *Excitation génitale chez les tuberculeux*, thèse de Lyon, 1904.

d'autres répondirent. Les avis furent très partagés, les conclusions de l'enquête furent les suivantes, ainsi que le note Chevrolet.

Les facultés affectives, soit sentimentales, soit génésiques, sont manifestement modifiées dans l'évolution de la tuberculose. Mais il existe deux catégories bien distinctes de malades. Il y a les tuberculeux amoureux : les éréthiques, et ceux qui ne le sont pas. Les premiers, qui constituent une minorité, sont surexcités par la maladie dans leurs tendances naturelles pour autant que leurs forces physiques le leur permettent. Les autres, qui constituent la majorité, sont déprimés au point de vue génésique, la tuberculose, en ce cas, agissant comme toute maladie épuisante de l'organisme.

Si Michel Corday a bien décrit les malades chez lesquels les appétits génésiques sont accrus, Louis de Robert, à son tour, a montré magistralement un tuberculeux, et en celui-ci tous les autres, qui fait passer l'amour de la vie avant l'amour de l'amour. Tout y est à sa place : la mélancolie durant la cure, la jalousie violente à l'occasion de l'amour, enfin le renoncement où la sagesse et le devoir unis l'emportent sur la déraison, donnant ainsi tort à Alfred de Musset : « Il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour. »

c) *Dans la famille.* — Mieux qu'au sanatorium, où le milieu façonne les malades à une typique ressemblance ; mieux qu'à l'hôpital, où la maigre culture des individus ne permet pas une étude efficace, dans sa famille, le tuberculeux se prête davantage à une étude psychologique. On peut ici suivre pas à pas l'évolution de sa mentalité au cours de la maladie.

Or, les modifications du caractère et de la mentalité, bien qu'à l'état rudimentaire, seront chez le prétuberculeux celles que présente un tuberculeux en évolution. Féré a constaté une excitation intellectuelle et émotionnelle remarquable. Chez tous ces malades un caractère ne fait jamais défaut et semble même assez spécial à la tuberculose : c'est l'optimisme. Optimiste dès le début, le tuberculeux le restera jusqu'à la fin. « C'est lui qu'on rencontre dans le Midi, dans les villes d'eaux, promenant

avec sa bronchite classique, son visage souffrant et résigné et son regard étincelant de fièvre, ce beau regard de poitrinaire, agrandi d'un cercle mauve, chargé d'une langueur troublante, indéfinissable, où se lit la sérénité confiante de son âme, l'éternel, l'indestructible espoir de guérison, et ce mirage consolant le conduit insensiblement, doucement, sans secousse, jusqu'au tombeau. » (Béraud).

On a pensé que cet optimisme était dû à ce que la tuberculose n'est pas douloureuse généralement.

Mais l'optimisme dans la tuberculose a un caractère curieux : en effet, le tuberculeux n'est optimiste que pour lui-même, dans son désir frénétique de vivre, alors qu'il est pessimiste pour les autres, avec un penchant à tout critiquer, ce qui le conduit peu à peu à la méchanceté. Cet optimisme l'incite à mener une vie de fièvre, à jouir de l'heure présente, sans vouloir un seul instant en calculer les conséquences. La dépense du corps et de l'esprit qui en résulte l'entraîne vers une fin rapide. Son égoïsme intransigeant ne peut y pallier, ce qui semble paradoxal, celui-ci dérivant de l'instinct de conservation. Cet égoïsme est connexe de la diminution de la puissance vitale et aboutit rapidement à l'égotisme. Mais c'est un égoïsme passif, nettement opposé à l'égoïsme combattif d'un disciple de Nietzsche.

Dans le domaine volontaire, il est constant d'observer un affaiblissement de la volonté, un dégoût de l'action, un manque de persévérance, de l'irritabilité, et souvent un caractère brouillon et fantasque.

Dans le domaine affectif, il est bon de distinguer une diminution de l'affectibilité du tuberculeux, connexe à son égoïsme, vis-à-vis des êtres chers, et une conservation de cette affectibilité pour ceux qui le soignent.

Le tuberculeux est un être d'amour. Plus tard, il s'aignira. Sa reconnaissance affective n'est qu'une reconnaissance égoïste. Il aime ceux qui le soignent pour le bien qu'ils lui font. C'est le même sentiment d'amour égoïste qui lui fait chanter les louanges de la nature, dans laquelle il voit sa santé s'améliorer et sa vie s'adoucir.

Darembert (1) écrit : « La teinte du cœur des tuberculeux est le tendre, mais que de nuances; elles sont infinies. Le tuberculeux jeune, privé de plaisirs bruyants et fatigants, ayant peu d'occasions de développer ses muscles et son cerveau, réserve toutes ses ressources pour son cœur où peuvent s'accumuler les affections, la sensibilité s'aiguise, et les sentiments deviennent les seuls mobiles de ses actions. Son besoin d'aimer et d'être aimé ne peut guère se concilier avec la fidélité. Il est le Juif Errant de l'affection et de l'amour. L'amour, c'est la seule force, c'est le seul soutien du poitrinaire dans la vie. Mais il ne faut pas qu'il ait le cœur plus gros que le poumon. Le phtisique qui veut guérir est incapable de se dévouer. C'est un amoureux de vitrine. »

De toutes les maladies, la tuberculose est celle qui entretient le mieux et exalte au plus haut degré possible la contemplation suggestive du moi. C'est la véritable affection morbide des tuberculeux : moi, toujours moi, et moi seul quoi qu'il advienne.

Le poitrinaire veut qu'on l'aime, mais son amour n'est qu'un amour à fleur d'âme, non pas un amour profond, une passion avide de dévouement et de sacrifice. Toute la conduite et toute la morale du tuberculeux en sont expliquées : « La morale, la famille, l'amour, l'amitié n'existent plus à ses yeux que d'une façon contingente. Pour vivre encore, si peu de temps que ce soit, tout lui sera bien, tout lui sera juste, sentiments et vertus. Le malheureux résume tout en sa propre contemplation. » (Letulle) (2).

L'excitation génitale chez le tuberculeux affecte trois formes : instinctive (nous avons vu ce qu'il faut en penser, après l'enquête du docteur Cabanès à propos des « Embrasés »); amoureuse : les sentiments d'amitié tendre entre tuberculeux glissant facilement à l'amitié amoureuse et même à l'amour complet sont

(1) Darembert, *La phtisie*.

(2) Letulle, *Essai sur la psychologie des tuberculeux*, *Archives générales de médecine*, septembre 1900.

banaux dans les sanatoria ; mystique : cette forme n'étant que l'accentuation du platonisme en amour et son influence sur les idées religieuses.

En raison de leur sensibilité très développée, les tuberculeux sont, en général, de bons observateurs et des psychologues subtils. Souvent, on remarque chez eux une intelligence et une maturité précoces.

Il n'est point jusqu'aux idées religieuses qui ne soient influencées par la tuberculose. Cela semble naturel, ainsi que le fait remarquer Chevrolet : toute maladie, par le danger et la crainte de la mort qu'elle réveille, entraîne souvent l'éclosion de sentiments religieux, et chez la femme les idées superstitieuses sont souvent exaltées. L'état d'âme du phtisique semble cependant y ajouter beaucoup : méditatif, contemplatif, le phtisique est surtout religieux par hyperexcitabilité affective déviée de son but.

A la fin de cette première partie, nous concluons que le caractère et la mentalité du tuberculeux sont bien spéciaux. L'affectivité est toujours augmentée chez le phtisique, qui est émotif, bizarre, capricieux, et souvent égoïste ; la volonté est toujours diminuée, ce qui se traduit par des décisions à l'improviste et injustifiées ; l'intelligence est excellente, avec souvent une augmentation des facultés intellectuelles, alors que les forces physiques diminuent ; qu'enfin, la mémoire est très développée, et le sens critique très avisé.

Plus tard, dit Letulle, la maladie deviendra morale. Ce sera la neurasthénie intellectuelle que l'on retrouve soit jusqu'à la mort, soit jusqu'à la guérison. L'indifférence naît, la puissance d'attention s'épuise. Par contre, la faculté de l'étude du moi psychologique s'accroît. La mémoire reste d'une fidélité absolue, mais se fixe de préférence sur des sujets tristes. Le jugement reste droit et le raisonnement logique. Puis, c'est l'euphorie, cette sorte de demi-démence, d'illusion délirante, qui les mène doucement à leur fin.

DEUXIEME PARTIE

Influence de la tuberculose dans l'œuvre de quelques tuberculeux célèbres.

L'œuvre d'art, a dit l'esthéticien Paul Gaultier, est la synthèse de la personne de l'artiste avec les vivants et les choses qui l'émeuvent. Cette formule, qui peut servir de conclusion au vieux débat entre l'idéalisme et le réalisme, possède à nos yeux un autre mérite : celui d'affirmer la dépendance étroite existant entre l'œuvre de l'artiste et sa personnalité.

Les influences de la tuberculose sur le caractère et la mentalité, que nous avons essayé d'établir dans notre première partie, agissent sur le cerveau créateur. Mais c'est surtout dans le domaine des sentiments, qui sont en parfait accord avec la mentalité de l'artiste, que la phtisie semble avoir l'influence la plus directe et la plus importante. Or, ces sentiments trouvent leur expression dans les arts. Aussi ne faut-il point s'étonner que ce soit dans la littérature, et plus spécialement dans celle qui a trait à leurs états d'âme, que cette influence ressorte davantage. Il en est de même en ce qui concerne la musique et la peinture.

Comme l'a écrit Camille Mauclair, « une maladie est un état; ce n'est pas nécessairement une tare. Elle peut tout autant exalter que paralyser et influencer en bien autant qu'en mal, sur l'imagination et le talent, et spécialement celle-ci (la tuberculose) favorise grandement une certaine révélation du génie. Il est permis de penser que sans elle, ni Watteau, ni Mozart, ni Chopin, ni tant d'autres de la même lignée n'eussent

été tels que nous les admirons. La brûlante précocité de leur jeune épanouissement a valu la sage formation des tempéraments les plus sains. Le goût de la mort s'est mêlé à leur beauté sans la corrompre ».

Nous trouverons dans la vie des tuberculeux dont nous allons examiner les œuvres : le manque de persévérance, l'instabilité, le défaut de volonté, l'égoïsme et l'augmentation de l'affectivité propres à tous les tuberculeux et, dans leurs œuvres, des caractères communs : la mélancolie, l'inassouvissement, le besoin d'infini, la lassitude de vivre et la peur de l'action qui, s'ils existaient avant l'éclosion de la maladie, ont été incontestablement exaltés par elle.

Ces œuvres nous semblent la traduction de ces caractères. Nous nous appliquerons à le montrer, et nous nous efforcerons à dégager leur vibration spéciale, leur couleur très particulière et leur nuance exclusive.

Maurice de Guérin.— Le cygne du Cayla, mort de tuberculose aiguë à 29 ans, en 1839, nous a laissé des lettres d'un très grand intérêt et deux poèmes en prose : *Le Centaure* et *La Bacchante*, ce dernier inachevé.

Laignel-Lavastine donne ce portrait de Maurice de Guérin, d'après un de ses amis : « C'était, en 1833, un jeune homme au visage pâle, aux cheveux déjà rares au-dessus du front, à l'œil méridional et vivant, où brillait la lumière de l'idée, alliée cependant à cette expression de tristesse douce qui trahit la tristesse intérieure. »

Georges Pech a bien traduit dans son médaillon, où figurent Eugénie et Maurice de Guérin, cet air d'une indicible mélancolie.

Il est permis de penser que la passion qu'il conçut pour une femme dont nul ne sait le nom, fut la première cause des ravages de la maladie de poitrine qui devait l'emporter.

Barbey d'Aurévilly a laissé un portrait de cette femme qui « avait des bras façonnés à la Michel-Ange, plus grandioses que fins..., des mains comme celles de Mona Lisa..., des épaules à

porter les enfants de Niobé..., une beauté faite pour durer trois quarts de siècle. »

Jugez si une telle femme était à la mesure du cygne du Cayla !

Abel Lefranc a noté que l'amour platonique qu'il eut pour la baronne de Maistre, en troublant fortement son existence, en ébranlant tout son être moral, a contribué, avec les rudes labeurs auxquels il dut se plier vers ce moment, à détruire définitivement sa santé.

Ah ! la vie de Maurice de Guérin ! cette vie inquiète, souffrante, orageuse, un incomparable témoin eût pu la dire en toute loyauté — et c'était Barbey d'Aurévilly. Il y songea sans cesse au cours de son existence gaspillée. Je l'écrirai, déclarait-il, « sa vie de plongeur sous la cloche de cristal, à ce sublime pêcheur des plus belles perles qui aient été jamais tirées du fond des mers... »

Mais nous avons cependant un écho de sa vie douloureuse dans ses lettres, où il applique à ses états d'âme l'observation aiguë du tuberculeux. Il voit bien lui-même que sa fatigue de vivre, son ennui sans cause, et sa délicatesse sans cesse égratignée, ne sont pas naturels : « Le jour est triste et je suis comme le jour. Ah ! mon ami, que sommes-nous ? ou plutôt que suis-je pour souffrir ainsi sans relâche de toutes choses autour de moi et voir mon humeur suivre les variations de la lumière ? J'ai pensé quelque temps que cette sensibilité bizarre était un effet de ma jeunesse qui disparaîtrait avec elle. Mais le progrès des ans, en quoi j'espérais, me fait voir que j'ai un mal incurable et qui va s'aggravant. Les journées les plus unies, les plus paisibles, sont encore pour moi traversées de mille accidents imperceptibles qui n'atteignent que moi. Cela s'élève à des degrés que vous ne pouvez croire. Aussi qu'y a-t-il de plus rompu que ma vie et quel fil, si léger qu'il soit, de plus mobile que mon âme ? »

Il avait horreur de l'action : « J'ai chômé dans l'inaction la plus complète mes six semaines de vacances. » Il manque de force pour persévérer d'une âme égale dans une même direc-

tion, il s'en rend compte et voici, le 4 juillet 1834, le récit d'une promenade faite au saut du lit : « C'était comme un mélange, une fusion intime du plus large sentiment de liberté et de l'impression des beautés naturelles. Mais tandis que j'allais, le soleil allait aussi. Bientôt, j'ai senti mes jarrets qui s'énervaient, la vivacité de mon humeur qui s'émoussait, et toute ma bouillante énergie s'étant évaporée en sueur, il m'est resté à peine assez de forces pour m'en revenir à la maison. Voilà ma vie en raccourci : une alternative d'élans et de défaillances, d'emportements, d'imaginations et de prostrations d'âme, de rêves fous à force d'ardeur et de refroidissements désolants. » On ne peut mieux se peindre.

Toujours dans sa pensée passe et revient l'image de la mort. Tout pour lui est empreint de tristesse : « Par les jours de tristesse, il se réveille au fond de mon âme, dans la partie la plus intime, la plus profonde de sa substance, une sorte de désespoir tout à fait étrange ; c'est comme le délaissement et les ténèbres hors de Dieu. »

Et plus loin : « La moindre tache me défigure le bonheur, un nuage noir sur le ciel me gâte tout le firmament. »

La mélancolie l'imprègne : « Le bonheur, c'est la pluie fine et douce qui pénètre l'âme, mais qui en jaillit après en une source de larmes. »

Maurice de Guérin ressentait, comme beaucoup de poitrinaires, une sorte d'érotomanie pour la nature ; il lui donnait l'être et ne se séparait d'elle qu'avec une grande affliction. « Je me suis séparé de la campagne comme d'une amante, écrit-il, et j'avoue que je ne puis m'expliquer l'étonnante ressemblance des tristesses qu'elle m'a laissées avec celles de l'amour. »

Dans une autre lettre, il exprime l'identité de son être avec la nature : « J'ai le cœur si plein, l'imagination si inquiète, qu'il faut que je cherche quelque consolation à tout cela en m'abandonnant à vous. Je déborde de larmes, moi qui souffre si singulièrement les larmes des autres. Un trouble mêlé de douleur et de charme s'est emparé de toute mon âme. L'avenir plein de ténèbres où je vais entrer, le présent qui me comble

de biens et de maux, mon étrange cœur, d'incroyables combats, des épanchements d'affection à entraîner avec soi l'âme et la vie de tout ce que je puis être, la beauté du jour, la puissance de l'air et du soleil (All), tout ce qui peut rendre éperdue une faible créature me remplit et m'environne. »

A partir de 1838, la maladie est évidente pour tous. Le 11 avril, il écrit à George Sand cette lettre pleine de sentiments de sympathie et d'attirance envers la nature et de cet espoir indestructible en sa guérison : « Hier, accès de fièvre dans les formes; aujourd'hui, faiblesse, atonie, épuisement. Ah ! que ne suis-je assis à l'ombre des forêts ! Vous rirez peut-être de cette exclamation. Mais peut-être qu'au sein des forêts, dans la saison où la vie remonte jusqu'à l'extrémité des rameaux, je recevrai quelque bienfait et que j'aurai part dans l'abondance de la fécondité et de la chaleur. »

Bientôt l'euphorie apparaît dans ses lettres à sa sœur. Le 8 avril 1839, il écrit : « Je vis fort tranquille sous mes rideaux, en attendant avec assez de patience, grâce aux soins de Caro, aux livres et aux songes, la guérison que m'apportera le soleil. »

Cet espoir ne le quittait pas. Il mourut peu après.

Ainsi, dans toute sa correspondance, on démêle le secret d'une tristesse naïve, sans draperies, sans spectateurs, avec une poésie naturelle, une grandeur instinctive, une élévation de style et d'idées. Il n'avait d'amertume que contre la mobilité de son humeur et la susceptibilité extrême d'une organisation affinée par la tuberculose, trop exquise pour supporter la vie telle qu'elle est arrangée en ce triste monde.

Ses traits distinctifs étaient la mélancolie, la douceur, la paresse, le désir de l'inaccessible, la soif de l'idéal, la maladie de l'infini. C'était une créature de rêve qui traversa la vie en état de perpétuel exil.

Nous voudrions dire un mot du *Centaure* de Maurice de Guérin, où se manifeste si superbement son sentiment de la nature dans une prose merveilleuse qui résonne comme l'airain d'un bouclier antique.

Cette œuvre ne parut qu'une année après sa mort, en 1840.

L'idée du *Centaure* lui vint, dit Sainte-Beuve, à la suite de plusieurs visites qu'il avait faites au Musée des Antiques. Il suppose le dernier des Centaures interrogé au haut d'un mont, au bord de son antre et racontant, dans sa mélancolique vieillesse, les plaisirs de ses jeunes ans à un mortel curieux, à ce diminutif de centaure qu'on appelle homme.

Ce beau récit, qui nous fait assister à la naissance d'un de ces demi-dieux, puis à son adolescence, à ses chevauchées inouïes à travers la nature, à ses repos méditatifs, enfin au déclin de ses dernières années, centralise dans l'être du Centaure les plus nobles impressions qui se puissent concevoir des splendeurs naturelles. Hélas ! il s'achève sur un ton las et découragé.

Le *Centaure* fut une nouveauté incomparable. Jusqu'à lui, tous les écrivains n'avaient rendu que des aspects particuliers de la nature et n'en avaient fait qu'un corollaire de leur moi, aucun n'avait essayé de la saisir en son tout. Ce fut la gloire de Maurice de Guérin. Lui-même écrivait dans son journal : « Mon amour des choses naturelles ne va pas au détail, mais à l'universalité de ce qui est. »

Son ambition n'est pas tant de décrire la nature que de la comprendre ; il interroge avec ferveur les mystères de la création. Il veut savoir, surprendre et saisir le sens caché des signes divins imprimés sur la face de la terre.

Clouard a pu écrire : « L'auteur du *Centaure* a exprimé la nature dans son unité, dans sa plénitude, il a surpris cette respiration de l'être universel que dégageait avant lui, par endroits, l'œuvre du seul Goethe, cette vie mystérieuse d'un organisme gigantesque, fait définitif et absolu, suprême divinité. »

Tout a vie, en effet. Les éléments d'une âme ardente palpitent sur toute l'étendue du monde.

Les arbres prisonniers du sol gémissent, la mer goûte dans la tempête comme une volupté, des secrets se pressent derrière toute chose.

Maurice de Guérin parvient à s'identifier avec la nature — comme il mérite bien le nom d' « André Chénier du panthéisme » qu'on lui a donné — il se confond avec elle et il nous

fait sentir la force de cette union. « L'être vivant qui se baigne dans un fleuve en emporte des dons enivrants, inexprimables, si profonds et si subtils que, demeurant longtemps en lui, ils ne s'évanouissent qu'insensiblement, à la manière des parfums. »

Mais la raison du monde se dérobe. Le poète ne touche au seuil du vrai que pour hausser sa nostalgie. Irrévocablement, les dieux abandonnent les hommes; « les mortels qui touchèrent les dieux par leur vertu ont reçu de leurs mains des lyres pour charmer les peuples, ou des semences nouvelles pour les enrichir, mais rien de leur bouche inexorable ». Et plus loin, « les dieux jaloux ont enfoui quelque part le témoignage de la descendance des choses; mais au bord de quel océan ont-ils roulé la pierre qui les couvre, ô Macarée! »

Hélas! le Centaure a senti irrémédiablement notre misère de dieux déchus, son effort a été inutile, « ô Macarée! les demi-dieux enfants des dieux étendent la dépouille des lions sur les bûchers et se consomment au sommet des montagnes: les poisons de la terre infectent le sang reçu des immortels ».

N'est-il point troublant de constater que ce poème en prose, unique dans la langue française, glorifiant la nature et la pénétrant d'une façon si véhémence que l'auteur arrive à s'identifier avec elle, soit l'œuvre d'un tuberculeux. Il faut y voir plus que le penchant du poitrinaire qui trouve dans la nature une amélioration de sa santé et un adoucissement de son existence. Il faut y discerner, il nous semble, à défaut d'une fusion matérielle impossible dans la nature maternelle — qui dispenserait un peu de sa vie à celle toujours menacée du tuberculeux — un essai de Maurice de Guérin pour agrandir l'empire de son esprit sur le monde, pour le temps où encore la vie lui était cordiale.

Watteau. — Watteau mourut phthisique à 37 ans, en 1721, après avoir exprimé dans ses tableaux, près d'un siècle avant Maurice de Guérin, les mêmes sentiments que celui-ci dans sa prose.

Camille Mauclair, auquel nous devons une étude magistrale

sur ce grand peintre, pense qu'il est possible d'expliquer le sens profond de son art par la phtisie dont il est mort. « J'ai observé dans Watteau, très vanté, mais assez mal compris à mon sens, les caractères communs à toute une série d'artistes phtisiques dont l'art a été une équivalence cérébrale de l'affection pulmonaire et qui y ont trouvé, en même temps que la mort, le secret d'une admirable et insolite poésie. J'en suis venu à voir en Watteau le prototype de toute une série d'artistes modernes et en tout cas le peintre extraordinaire du paysage où se promènent les rêves de tous les grands phtisiques. »

De bonne heure il montra les traits de caractère inhérents à cette maladie : beaucoup de cœur, de tendresse, de confiance, mais une humeur changeante, de grands élans suivis de découragements, une mélancolie brusque et une facilité extrême à se blesser. C'est peut-être son ami Gersaint qui nous en a donné le meilleur portrait : « Il était de moyenne taille, de faible constitution, il avait le caractère inquiet et changeant ; il était entier dans ses volontés, libertin d'esprit, mais sage de mœurs ; impatient, timide, d'un abord froid et embarrassé, discret et réservé ami, misanthrope, même critique malin et, avec les inconnus, bon mais difficile, mordant, toujours mécontent de lui-même et des autres, pardonnant difficilement. »

Caylus a dit de lui : « Il n'était pas plutôt établi dans un logement qu'il le prenait en déplaisance. Il en changeait cent et cent fois. »

Ses amis parlent de son inconstance et de son détachement qui lui donnèrent une misanthropie qui le rendit désagréable. Son indifférence au point de vue matériel était extrême. Ses amis Caylus et M. de Julienne devaient se charger de ses intérêts. Son goût de la solitude est constamment noté. Il fuit le monde, mais sitôt qu'il allait mieux, il se reprenait à aimer la compagnie ; il éprouvait ce besoin intense de tendresse, de confiance, d'abandon, de joie nerveuse qui est propre à tous les phtisiques. Il aimait la tendresse et la confiance pour elles-mêmes et sans trop s'occuper de la qualité des personnes en qui il les cherchait.

Cette propension à l'affectivité ne prit jamais chez lui la forme de l'excès sensuel. Il ne paraît pas avoir connu la forme luxurieuse de la maladie. C'était un consommif chaste. Le travail et ses songes absorbaient toute sa force disponible.

Caylus et Gersaint en disent; le premier : la pureté de ses mœurs lui permettait à peine de jouir du libertinage de son esprit; le second : libertin d'esprit, mais sage de mœurs. Libertinage est entendu ici dans le sens de fantaisie avec quelque chose d'ajouté, selon Mauclair, et qui exprimerait l'état de sentimentalisme vague.

Watteau fut donc un homme dont la vie intérieure fut énorme et la vie extérieure presque nulle.

Il faut qu'il ait senti lui-même avec sa nature délicate que chasteté, sobriété, retraite, lui seraient la meilleure thérapeutique pour avoir mis quinze ou seize ans à vivre les trois périodes de l'affection pulmonaire. Ce fut un phthisique résigné. « Il se réfugia dans le travail et l'effusion mystique et sentimentale de ses rêves. » (Mauclair).

Comme l'Egoens de la *Bérénice* de Poë, il eût pu dire : « Les réalités du monde m'affectaient comme des visions et seulement ainsi, cependant que les visions du pays des songes devenaient non seulement la pâture de mon existence quotidienne, mais positivement et uniquement cette existence elle-même. »

Par une coquetterie d'une indicible grâce triste, il trouvait naturel que son œuvre ne fût qu'un sourire. Dans son âme précocement usée par la maladie et la misère, s'épanouissaient exquisement les visions de tous les bonheurs qu'il n'avait pas eus. Ce pauvre adorait l'élégance, ce timide chérissait le luxe amoureux, ce malade avait le culte de la volupté tendre et sa vision affinée jouissait intensément de toutes les grâces de la vie. Le trait essentiel de cette vie, c'est cette rapidité fébrile dans l'évolution, cette sorte de prescience perpétuelle de la mort.

C'est vers 1716 que la maladie se déclare tout à fait et qu'il achève de prendre conscience de ses moyens. De 1716 à 1718, la phthisie passe de sa première phase à la deuxième inguériss-

sablé. Et le plus grand des Watteau — il y en a plusieurs — c'est le Watteau de 1717 à 1721, le Watteau des *Pastorales*, le Watteau mourant.

Il devient un isolé, un triste, un taciturne, errant avec son génie et son mal à ses côtés. Il s'enfonce en plein rêve. Le mal excite le génie, le génie excite le mal. La vie de ses œuvres est tout intérieure.

L'*Indifférent* du Louvre le symbolise tout entier. Ce jeune homme au visage égaré, qui passe avec une démarche balancée, effleurant le sol de ses fins souliers de satin, ce jeune homme dont le bras indécis et gracieux semble semer des fleurs imaginaires, c'est l'art de Watteau, c'est son âme même, écartant avec douceur et chagrin tout le *xvii^e* siècle solennel, tout le *xviii^e* siècle libertin, et enfin toute la vie. « Qu'on me laisse seul avec mes songes, semble-t-il dire, je ne veux rien des hommes, je m'en vais. » Et où s'en va-t-il cet être léger, vêtu de rose et de bleu, doux, négligent et las ? Il s'en va vers les paysages de Watteau, vers cette féerie champêtre à la fois réelle et irréelle. Il va chercher l'oubli et le silence, il entre dans la tristesse vêtu des couleurs de la joie.

Dans l'*Embarquement pour Cythère*, cette merveille unique, nous trouvons toute la synthèse de l'âme de Watteau. Nous ne savons où nous sommes, c'est vraiment le pays du rêve hors du temps et des lieux. C'est sans joie, sans éclat, sans rires, que les personnages se dirigent vers la galère d'or qui les mènera à l'île enchantée. On les sent épris d'un infini inconnaissable et peu à peu tout le tableau dément son titre et nous somme saisis de doute : il y a comme une affreuse douceur dans tout cela.

Quelle est donc la psychologie de ces personnages hors du temps ? Les Goncourt en ont dit : « Ils ont des attentions au regard vague, une galanterie platonique, des yeux sans fièvre, des enlacements sans impatience, des désirs sans appétits, des voluptés sans désirs, des audaces de gestes réglées pour le spectacle comme un ballet et des défenses tranquilles et dédaigneuses de hâte en leur sécurité. »

Et pourtant, sont-ils sans passion ? Non certes. Mais ils n'en

possèdent qu'une, toute métaphysicienne, de l'inutilité du geste vers les réalités appelées bonheur. Le bonheur pour Watteau, c'est de rêver qu'il y a un bonheur. Sentiment tout moderne que Villiers de l'Isle-Adam a exprimé d'un mot : « A quoi bon réaliser nos songes ? Ils sont si beaux ! Vivre ? Les serviteurs feront cela pour nous. »

Tous ces personnages sont des désenchantés, des oublieux et des blasés avant d'avoir vécu. Ils ne sont même pas émus par l'amour. Ils se frôlent et ne s'étreignent pas. Ils se désirent, mais ils savent bien que le désir est le meilleur de l'amour. Comme l'a écrit le doux Lélian : « Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur. » Et rien de plus profond n'en sera jamais dit. Pour ces personnages qui n'ont pas l'air de croire à leur bonheur, « l'amour est une façon exquise de souffrir », a dit Péladan, et de sentir à travers la créature finie le frisson de l'infini inattignible qu'elle ne peut incarner que pour un instant. Comment expliquer tout cela sous la Régence, sinon par la maladie de Watteau. Tout dans son œuvre exprime l'inaissouvissement. Ces êtres n'auraient qu'un pas à faire pour entrer dans l'infini des songes. Mais leur idéal est de ne plus rien voir, de ne plus rien entendre et de s'isoler dans un pays indéfinissable, et cet idéal est aussi celui de Watteau qui, chez ses personnages, le créait à l'image de son âme.

Nous ne comprendrons bien toute cette grâce qu'en la considérant comme une expression de cette souffrance particulière qui naît du sentiment de l'impossible évaison de l'âme par le désir. La maladie pulmonaire est la seule qui affine à ce point la délicatesse des intuitions, car la maladie du corps crée une exaltation mystique de l'âme dont les produits n'ont rien de débile. Il y a un état d'esprit du phtisique intellectuel qui coordonne toutes les délicatesses suprêmes que le sentiment de sa fin imminente peut conférer à un esprit noble.

Watteau est un précurseur de la tendresse lassée, de la névrose chaste, du désir de l'impossible dans la volupté momentanée, notions toutes modernes que je voudrais, dit Camille Mauclair, résumer en cette formule : la maladie de l'infini.

Cette maladie est propre à toute une série d'esprits tuberculeux et ces esprits forment une famille distincte dans les arts. Chacun apporta son poème, mais le décor a été peint une fois pour toutes, et c'est l'*Embarquement pour Cythère*.

En somme, l'intervention incontestable de la phthisie dans le génie de Watteau a rendu possible le sentiment de l'absolu dont ses œuvres sont teintes.

Samain. — Tout naturellement, Samain nous semble venir à sa place, après Watteau et Maurice de Guérin. A eux trois, ils synthétisent l'état d'âme du phthisique et l'éclairent. Après ce que nous avons dit de l'influence de la plus intellectuelle des maladies sur l'œuvre de ses victimes, il nous apparaît moins étrange de constater une telle parenté spirituelle. Samain exprime en vers les mêmes sentiments que Maurice de Guérin en prose et Watteau dans ses tableaux.

Le rapport entre la précocité de l'intelligence et la tuberculose si manifeste chez les deux artistes précédents paraîtrait ici controuvé, si nous ne savions que Samain fit une tuberculose tardive. Il mourut phthisique peu après 40 ans. Ses œuvres datent de ses dernières années et sont bien la traduction de son état.

Le Jardin de l'Infante fut publié en 1893, le poète avait 36 ans. *Aux flancs du vase* en 1898. *Le Chariot d'or* et *Polyphème* ne parurent qu'en 1901, une année après sa mort.

Taverny (*Figaro*, 1908) a écrit : « Il était riche de sensibilité et il devint un poète frêle et délicat ; il chantait le silence, la douceur, la nuance ; il existait entre lui et Watteau une communauté de sentiments qui les faisaient admirablement se comprendre. »

Watteau, peintre idéal de la Fête jolie,
Ton art léger fut tendre et doux comme un soupir,
Et tu donnas une âme inconnue au désir
En l'asseyant aux pieds de la mélancolie.

.....
Dans l'air bleuâtre et tiède agonisaient les roses,
Les cœurs s'ouvraient dans l'ombre au jardin apaisé
Et les lèvres, prenant aux lèvres le baiser,
Fiançaient l'amour triste à la douceur des choses.

La sincérité de Samain est admirable. Il ne peint que des sensations profondément senties et longuement pensées. Sa mélancolie est toute simple et déshabillée des grandes écharpes.

Oh ! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
Pour que ton souvenir, comme un parfum séché,
Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché,
Console notre cœur, seul, le soir sur les routes.

Samain est le poète des hommes las de la vie, sans l'avoir goûtée tout entière.

Oh ! écoute la symphonie
Rien n'est doux comme l'agonie,
Dans la musique indéfinie
Qu'exhale un lointain vapoureux.

La vie banale le blesse, il aspire à disparaître :

Mon âme est un velours douloureux que tout froisse,
Et je sens, dans mon cœur lourd d'ineffable angoisse,
Je ne sais quoi de doux qui voudrait bien mourir.

Il confesse son égoïsme :

Seul, il vivait avec son âme pour conquête.

Il n'a plus la force de vouloir, le courage d'espérer :

Je suis trop las d'hier pour commencer demain.

Tout comme Maurice de Guérin, il veut se mêler à la nature,
il veut

Abîmer son cœur ivre au gouffre ardent des choses.

Le désir de l'inaccessible le poigne comme Watteau.

Baiser de l'infini qui rend pâle un instant....
Et toujours sous nos fronts ce vieux désir luttant,
Toujours l'héréditaire orgueil des fils d'Icare.

Par moments, il a des sursauts. Il veut combattre à son tour :

L'âme s'englue au miel du rêve et de la flûte.
La vie est à ce prix : raidis-toi pour la lutte.
Attends pas vainement, ton futur, t'appartient.

Mais le rêve le reprend, il regrette les Sirènes et avec quelle nostalgie !

Et le col renversé, les narines ouvertes,
Elles offraient le ciel dans leurs yeux étoilés.....
Et doucement captif entre leurs bras de neige
Le vaisseau descendait radieux dans la mort.....

Les sirènes chantaient. Mais le temps est passé
Des beaux trépas cueillis en les Syrtes sereines,
Où l'on pouvait mourir aux lèvres des sirènes
Et pour jamais dormir sur son rêve enlacé.

Il est sans force devant l'amour. Il cède à sa fatalité. Tout de la femme pour lui devient un piège. Il lui dit :

Rampe au long des buissons, darde tes yeux de flamme.
Un regard, et déjà la chair folle s'émeut,
Un sourire, et l'alcool de nos sens a pris feu,
Un baiser, et tes dents ont mordu dans notre âme.

Puisqu'il n'a su résister aux promesses de la volupté, il n'est plus rien qui le retienne pour célébrer la luxure ; il pense y oublier la hantise du néant.

Fruit défendu qui fait claquer les dents d'envie.

Luxure, avènement des sens à la splendeur,
Diadème de stupre et manteau d'impudeur.

Nudité, jardin rose et divin de la femme,
Paradis de la chair qui fait sangloter l'âme.

Frissons d'éternité vibrés par l'éphémère,
Fontaine vive où boit en courant la chimère.

Spasme vers l'unité, Noces dans l'absolu.

Cité de feu, filtre d'oubli, vrille de fer.

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, impératrice immortelle du monde.

Mais rien ne le satisfait. Tout le navre. Il réserve son plus grand amour à la mort dont il sait bien qu'elle viendra un jour fermer ses yeux et endormir son âme dans l'apaisement de l'idéal.

Lui, pâle, par les soirs délirants de jasmins,
S'agenouillait, des larmes chaudes sur les mains,
Et parfois, sœur aimante, aux terrasses nocturnes,
La Mort venait baiser ses lèvres taciturnes.

Ainsi son œuvre tout entière, pétrie de langueur, de lassitude, de sentimentalité tendre, de son amour de la mort, de délicatesse efféminée, du désir de l'inaccessible et de la maladie de l'infini, révèle elle aussi les stigmates psychiques de la terrible maladie.

Jules Tellier. — « La vie n'est de soy ni bien ni mal, c'est la place du bien et du mal, selon que vous la leur faictes. » Ainsi parlait Montaigne, et, dans une similitude de pensée, la voix douloureuse de Jules Tellier, mort tuberculeux à 26 ans, répondait dans *Tristan Noël*, « la vie est un bien », dit l'un, et l'autre, « elle est un mal ». Quelle vie ? La mienne ou la vôtre ? « La vie en soi n'est rien, ni triste, ni joyeuse, ni stoïcienne, ni épicurienne ; elle est la vie, et en nous elle se fait différente au gré de nos diverses natures. » Et plus loin, il ajoute : « Sans doute, ma vie est un mal. » Qu'est ce qui pouvait justifier cette dernière phrase désabusée dans la bouche de ce tout jeune homme, puisque les *Notes de Tristan Noël* furent écrites à 20 ans. Nous le savons déjà bien un peu

L'étude de sa vie et de son œuvre nous dira tout le reste et nous y verrons à nouveau la griffe de la tuberculose.

Il était grand, maigre et pâle, aux traits anguleux, avec un regard d'une extrême vivacité. Il fut délicat, nerveux, doux, silencieux et mélancolique. Tout enfant, écrit un de ses camarades, il étonnait son entourage par la gravité de ses réflexions. Toute sa vie, il souffrit d'une sensibilité aiguë, d'une de ces sensibilités morbides, douloureuse jusqu'à la torture.

Il s'est dépeint d'une façon navrante dans son discours à la Bien-Aimée : « Plusieurs espérèrent en moi dans mon enfance ; mais ils espéraient encore que dès longtemps je n'espérais plus. Le vent, en s'engouffrant dans la cheminée, me disait des

chansons lugubres pleines d'un mystérieux ennui. A l'âge où d'autres jouent à la balle, j'ai grandi taciturne, occupé de chimères, sombre, et à l'âge où d'autres commencent à songer à leurs cousines, il se trouva que j'avais tant rêvé que le rêve avait comme usé mon âme. Si bien que le jour où je pus enfin posséder les objets souhaités, je n'en jouissais plus, ayant épuisé à l'avance, en y rêvant, tous les plaisirs qu'ils m'auraient pu donner. »

Jamais il ne connut l'équilibre intérieur. Lors de la préparation d'une licence à Caen, sa tristesse s'accroît et son découragement. Il se croit « fini ». Un de ses camarades lui demande chaque jour quand il se suicide ; un autre lui dit qu'il a toujours l'air de se succéder.

Ce fut un pessimiste. L'abus du rêve et de l'analyse, c'est là tout Tellier. Tout est vain est le leit motiv de sa pensée.

Il avoue son égoïsme extravagant. « Pas de sensation qui ne soit subjective, pas de jugement qui ne soit relatif, pas de sentiment qui ne soit intéressé. Je ne vois que moi quand je crois voir les choses, je ne sais que moi quand je crois savoir le vrai, je n'aime que moi quand je crois aimer les êtres ! Eh quoi ! toujours moi ! ne pourrai-je sortir de ce moi maudit et voir au dehors ? L'être est une prison. »

Dans ce passage, ne croit-on pas entendre un cri de la souffrance de Pascal, mort phtisique lui aussi ? Comme il appartient bien aux tuberculeux ce mal de vivre formé de l'éternelle antinomie entre le rêve et la réalité ! Il ne faut pas s'y tromper. Le pessimisme de Tellier n'est pas que cérébral, il tient aux sources mêmes de son être, à toute sa physiologie troublée par la maladie, à sa sensibilité anormalement développée. Il porte en lui l'impuissance d'être heureux. Il s'accorde comme Watteau, Maurice de Guérin, Samain, l'exquise volupté amère de souffrir. A cela s'ajoute la hantise de la mort.

O mort, qui fais qu'on vit sans but et qu'on est las
Et qu'on rejette au loin la coupe non goûtée,
Mort qu'on maudit d'abord et dont on ne veut pas,
Mort qu'on appelle enfin quand on l'a méditée.

Cette sensation de la fuite des choses, cette obsession de la mort, donnaient un goût de cendre à tout ce qu'il portait à sa bouche. Et devant une telle inaptitude à vivre, ce n'est point la mort qui est un mal, mais bien la vie. Il se croit condamné, il l'est en effet. Son état périlite petit à petit. Professeur dans divers lycées (Langres, Constantine, Moissac), il demande de plus en plus des congés pour raisons de santé.

Pendant sa dernière année, la vie parut s'éclairer pour Jules Tellier. Sa tristesse diminua ainsi que sa hantise de la mort. Ce n'était déjà plus Tristan Noël. Il voyage en Algérie, en Espagne, avec Raymond de la Tailhède. Il est en pleine euphorie terminale. Il rentre à Toulouse, le triste hôpital reçoit l'amant de la Bien-Aimée. Il ne fallut que douze jours à la maladie pour être victorieuse.

Nous allons retrouver dans son œuvre, d'une façon tout aussi poignante, ce que nous avons extrait de sa vie. Son premier recueil, *Les Brumes*, dont le contenu plus tard fut fondu dans *Les Reliques*, comprend cinquante pièces. On n'en trouverait pas une qui n'ait pour thème la tristesse de Tellier ou son désir de la mort.

..... Je ne pris point garde
Que ce beau jour d'automne était triste à mourir.

Ailleurs, il s'écrie :

La nuit qui va tomber m'absorbe et me confond,
Et je traîne. — O destin ! faites qu'enfin je dorme !
Comme en un soir d'hiver où plus rien n'a de forme,
Sans souci du soleil et sans penser au vent,
Le vide et sombre ennui d'un squelette vivant.

Dans sa « Chanson sur un thème espagnol » se retrouve son amour de la mort :

Viens par surprise, ô mort, en mon âme ravie,
Et ne m'avertis pas en me faisant souffrir,
De peur qu'il ne suffise à me rendre la vie,
Du bonheur que j'aurais en me sentant mourir.

C'est le genre qui nous vaut ce gongorisme, ce qui ne nuit en rien à la sincérité de la pensée.

Parlant de Léandre, amoureux de Héro, prêtresse de Vénus, et qui se noya dans l'Hellespont, il dit son mélancolique espoir et son aspiration désolée de la mort.

Combien avaient aussi sa force et son courage,
Qui, nul amour n'étant venu pour les saisir,
Mourront un jour d'ennui sans quitter le rivage,
Pauvres grands cœurs perdus à qui manque un désir

L'analyse effrénée de soi-même, propre à tous les tuberculeux, explique la presque impossibilité de Jules Tellier à prendre des sujets hors de lui-même. Il n'agit pas selon sa raison, il est conduit par ses instincts et s'y résigne.

La cité de mon âme est dès longtemps troublée,
Les instincts, orageuse et mouvante assemblée,
Y luttent et chacun la domine à son tour.

Le meilleur de Jules Tellier nous paraît tenir dans les *Reliques*, ses poèmes en prose et ses contes. On a rapproché Jules Tellier de Laforgue ; chez l'un et chez l'autre on rencontre la « blague », bien qu'il y ait des différences d'intensité dans ces deux humours : celui de Tellier étant plus estompé, ce n'est pas le ricanement atroce et douloureux de l'Hamlet moderne. Mais n'est-il pas curieux de constater que ce sont deux tuberculeux qui, les premiers, ont trouvé ce mélange unique du rire et du sanglot, ce frisson nouveau ?

Jules Tellier mériterait par sa sensibilité douloureuse d'être appelé comme Corbière « un tendre comprimé ». N'a-t-il pas dit :

Triste et morne et lassé d'avoir trop tôt vécu,
J'ai donné pour parure à mon orgueil vaincu,
Un calme si profond qu'on me prend pour un sage.

Parmi ses œuvres en prose, nous retiendrons les notes de « Tristan Noël » et les « Deux Paradis » d'Abd-er-Rhaman.

La première de ces deux œuvres fut écrite à l'âge de 20 ans. Aussi nous faut-il bien noter une fois de plus la correspondance manifeste entre la précocité de l'intelligence et la tuberculose. Chopin, Mozart, que nous n'aurons pas le temps d'étudier, et avec

quel regret d'ailleurs, furent également à ce point de vue des enfants prodiges.

Dans ces « Notes », composées de trois chapitres : « Heures d'ennui », « Heures de pensées », « Heures de tristesses », Tristan Noël, étudiant de Caen — ou si mieux aimez, Jules Tellier — se livre à une suite de variations sur le même thème : la mort.

Tristan Noël n'a pas de désir. Il opère sans fin des recherches malades sur ses sentiments. Un ami lui vient. Il conclut : « au fond, tous ses bonheurs me blessent au cœur, mais j'ai besoin de le lier à moi ».

Son égoïsme comprend la nécessité de cet attachement. Pourtant, il est incapable d'amour et en dépit de tout il s'ennuie. Le malheureux possède totalement cet ennui dont Baudelaire a pu écrire, après avoir décrit toute la gamme de nos péchés dans sa fameuse pièce « Au Lecteur » :

Dans la ménagerie infâme de nos vices,
Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde.
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes, ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris,
Et dans un bâillement avalerait le monde.

On lui dit : « Vous pouvez changer votre nature, la sottise s'atténue par le travail, les mauvais instincts se surmontent par la volonté ; soit, mais si je n'ai pas en moi ce qu'il faut de curiosité pour travailler ou ce qu'il faut de scrupules pour vouloir ? » Alors, n'espérant plus rien, Tristan Noël s'abandonne à sa tristesse et s'empoisonne.

Le conte « Les Deux Paradis d'Abd-er-Rhman » constitue sans doute le chef-d'œuvre de Jules Tellier, et c'est peut-être dans la donnée qu'il développe que se manifeste au plus haut point son inassouvissement et que s'enfle le plus fort son appel d'une mort totale et sans au-delà.

C'est l'histoire d'un vieux « taleb » qui avait une confiance absolue dans le Coran, mais qui depuis l'arrivée des Français, après la prise de Constantinople, perdit la paix de son esprit. Un combat éternel se livre dans son âme. Le soir de sa mort, il fait venir

tour à tour le prêtre catholique, auquel il déclare vouloir embrasser la religion catholique, et l'Iman dont il voudrait la bénédiction : « Et cette nuit-là, par un prodige unique, il eut vraiment deux croyances, absolues toutes les deux, car il ne les comparait plus et ne s'arrêtait plus à leurs contradictions; il se contentait de songer séparément à chacune d'elles et d'y adhérer de toutes les forces de son âme. »

Abd-er-Rhaman meurt et deux anges s'empressent autour de lui, s'offrant chacun à lui servir de guide : Raphaël, l'ange des chrétiens; Azraël, l'ange des musulmans.

Le vieillard aura donc droit, tour à tour, aux deux Paradis et le voilà suivant l'ange Raphaël. Sur son trône, il reste longtemps en extase : « Cependant, peu à peu, le ravissement se dissipa et Abd-er-Rhaman ne ressentit plus qu'un plaisir assez terne. Il en vint même à se sentir un peu lassé par tant de musique; il lui semblait que si on eût interrompu le concert un moment, il en eût joui davantage... C'est le Zabour du saint roi David que les phalanges célestes chantent ainsi en chœur; quand on est à la fin du vieux recueil, on revient tout de suite au commencement; il n'y a pas de raison pour que cela finisse. »

Alors le vieux « taleb » se réjouit à contempler les anges; mais l'immobilité de leurs visages et leur ressemblance entre eux le lassent encore. Abd-er-Rhaman se fatigua de regarder toutes ces belles ombres. Il alla contempler Dieu et s'en fatigua de même. Cela aussi était la même chose, toujours la même chose, et d'ailleurs on ne voyait que très vaguement.

Ensuite, il entend une grande rumeur lointaine : sanglots et cris de rage. C'était la plainte des chrétiens, morts coupables suivant leur doctrine et que faisaient hurler les tortures d'enfer. Abd-er-Rhaman jouit de la grande tristesse et de la pitié qu'il éprouve, mais cela ne suffit plus bientôt à l'occuper et le morne ennui l'enveloppe.

Tous les bienheureux sont également accablés de la monotonie de leur bonheur. Un sage vieillard lui confie que son unique espérance est dans le néant.

« Car la possession tue le désir, et commencer à jouir c'est

finir de rêver. Nous aussi, nous sommes destinés à disparaître, et loin d'accuser le destin, nous le remercions d'en avoir disposé ainsi, de n'avoir pas voulu que nous fussions châtiés éternellement de la niaiserie de notre rêve mystique et de nous avoir réservé pour l'avenir le repos que nous aurions dû lui demander dès l'abord. »

Attristé de ces discours, le vieux taleb appelle Azraël, qui le transporte dans le Grand Jardin des délices, « l'endroit unique qui comble les désirs des sens et tous les rêves de l'âme ».

La vue des houris le charme particulièrement, mais il ne trouve point aux élus un air aussi allègre qu'il s'y attendait et il pensa qu'ils étaient bien difficiles. Puis, l'eau du Selsibid l'emplit d'une grande joie et il ne s'inquiéta plus de ce que ressentaient les autres. Le soir venu, il se retire dans un pavillon fait d'une perle creuse avec une femme plus belle que tous les désirs et longtemps il jouit de cette vie nouvelle. Mais le dénouement fatal arrive et il cherche à s'expliquer l'inquiétude qui l'opprime. « Il lui sembla que c'était de la plénitude même de sa satisfaction que venait tout son mal. Il aurait voulu qu'il lui manquât au moins une chose pour la désirer ou pour la chercher, pour connaître encore la volupté de rêver et la ressource d'agir. Mais la jouissance était là implacable et elle supprimait tout à elle seule; elle rendait le rêve impossible et l'action inutile. »

Ainsi, tous étaient tristes au septième ciel; Mahomet lui-même, très morne, ne sortait plus de son palais depuis des siècles.

Et tous les soirs, la voix qu'Abd-er-Rhaman trouvait maintenant lugubrement ironique faisait retentir dans l'immensité du jardin ces paroles invariables : « Voilà le paradis qui vous fut promis en récompense de vos œuvres. »

Abd-er-Rhaman avait au Paradis retrouvé son meilleur ami; ils se livraient au morne plaisir de parler de leurs ennuis. Et comme le vieux taleb regrettait de n'avoir pas cru à toutes les religions pour épuiser tous les Paradis, son compagnon lui explique : « Tu as joui du moins sot des rêves mystiques et du

plus complet des rêves sensuels, et ni ton extase, ni ton ivresse n'ont été de longue durée. A quoi bon d'autres voyages, si l'ennui suprême est au bout ! Tôt ou tard, tu aurais vu qu'en dépit de tous les rêves d'avenir qu'il a échafaudés, l'homme, après sa vie terrestre, n'est bon vraiment qu'à mourir et que ce n'est qu'un être infini et parfait qui serait capable d'être immortel ; tu aurais compris que s'il est parfois amusant d'être en route, il est bien vite ennuyeux d'être au but et que ce qu'il est prudent de souhaiter au terme de la marche humaine, ce n'est pas la fixité de la jouissance, mais l'immobilité du sommeil... »

Abd-er-Rhaman, mais c'est Jules Tellier, lui, toujours lui, dans ses œuvres comme les autres artistes tuberculeux à travers les leurs. La sagesse qu'il veut inculquer à son vieux taleb, c'est celle qu'il souhaitait pour lui même. Si l'au-delà miraculeux n'est que le séjour d'une vie magnifiée, il aime mieux disparaître à tout jamais : « J'ai rêvé souvent que ce serait une chose belle, douce et triste qu'une terre où il ferait toujours nuit. » Il a compris lui aussi qu'il n'y avait qu'une chose bonne : prolonger indéfiniment la délicieuse ivresse du désir, et il en avait si peu !

Il sentit l'inévitable rancœur qui suit la possession, toutes les possessions, jusqu'à celle du bonheur.

C'était un être exquis, triste, ironique et las, doux, délicat, silencieux, mélancolique, taciturne, sans volonté.

Sa sensibilité lui causa des tortures. Jamais il ne connut l'équilibre intérieur. Il abusa du rêve et de l'analyse. Son pessimisme, son amour de l'inassouvissement, tout cela lui venait de la tuberculose. Il y eut un parallélisme entre son état physique et les sentiments qu'il exprima, une corrélation entre sa maladie et son œuvre qui en fut l'expression. Et puis, il aima la mort : « J'ai regardé en moi, et j'ai vu que tout m'est impossible, car ce sont mes sentiments qui font mes actions, et ce n'est pas moi qui ai fait mes sentiments. Puisque nul ne peut être bon ni mauvais et que nul aussi ne peut faire de bien ni de mal, puisque les sentiments sont indifférents et que les actes sont inutiles, tout est vain pour moi, je n'ai plus qu'à mourir. » Et lente, lourde, impénétrable, la nuit est venue...

Ainsi, ces admirables artistes eurent en commun une somme d'états d'âme qui semblent bien liés à la phthisie et dont nous ne tenterons pas à nouveau l'énumération, l'ayant fait en des conclusions parcellaires, au fur et à mesure de l'étude de leurs œuvres.

La nuance exclusive de ce qu'ils nous laissèrent est absente aux productions des autres, même lorsqu'ils traitent des sujets identiques. La vibration de ces âmes fut d'un cristal spécial. Enfin, ils furent tous atteints de cette maladie de l'infini dont on ne guérit pas et par laquelle leurs œuvres sont marquées au cœur, ineffaçablement, d'un stigmatte qui brûle...

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité,
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge,
Et vient mourir au bord de votre éternité.

BAUDELAIRE.

CONCLUSIONS

Les conclusions qui se dégagent de notre étude sont les suivantes :

Le rôle du physique sur le moral est indéniable et, dans la maladie, les modifications du caractère et de l'intelligence sont inséparables des perturbations fonctionnelles créées par elle. Comme la tuberculose, de nombreuses affections provoquent le modelage en plus haut relief des tendances naturelles aux individus; mais cette maladie est la seule à lier une gerbe d'états d'âme, dont l'ensemble donne, indiscutablement, naissance à une psychologie spéciale. Elle consiste en ce mariage morganatique de la prépondérance dépressive des sentiments avec une excitation prodigieuse dans tous les domaines; l'affectibilité très augmentée y semble tenir le plus grand rôle. Une telle psychologie s'avère aussi bien au début de l'affection qu'en sa pleine évolution; il n'y a qu'une différence de degré.

Les artistes tuberculeux nous ont laissé des auto-observations — véritables monographies de leur esprit — et des œuvres artistiques proprement dites. Or, la mentalité singulière due à la plus mystérieusement psychique des maladies conditionne chez ces artistes des œuvres d'une saveur particulière et dont la vie n'est point indépendante de la leur. Le cordon ombilical n'est jamais coupé. A l'examen plus détaillé de leurs productions artistiques, l'impression première dégagée par une simple contemplation, où l'âme s'abandonnait, mais où le jugement n'intervenait pas, se renforce en accusant et en imposant l'empreinte indélébile qui les marque.

Vu : *Le Doyen,*

C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER : "

Le Président,

E. MICHELEAU.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 10 décembre 1928.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

- BÉRAUD. — La psychologie des tuberculeux. Thèse de Lyon, 1901.
- BOLTE. — Troubles psychiques chez les tuberculeux. Thèse de Toulouse, 1909.
- CHEVROLET. — Essai sur la psychologie du tuberculeux pulmonaire. Thèse de Paris, 1918.
- CHARASSON. — Jules Tellier. *Mercure de France*, 1907.
- CLOUARD. — Maurice de Guérin et le sentiment de la nature. *Mercure de France*, 1908.
- CORDAY (Michel). — Les Embrasés.
- DAREMBERG. — La phtisie.
- DAUDET (Léon). — La lutte.
- DUMAS (Alexandre). — La Dame aux camélias.
- GALZY (Jeanne). — Les Allongés.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — La psychologie des tuberculeux. *Revue de médecine*, 10 mars 1907.
- LANDRET. — Excitation génitale chez les tuberculeux. Thèse de Lyon, 1904.
- LETULLE. — Essai sur la psychologie des tuberculeux. *Archives générales de médecine*, septembre 1900.
- LEMAÎTRE. — Le Mariage blanc.
- MAUCLAIR. — De Watteau à Whistler.
- MAURICE DE GUÉRIN. — *Œuvres* : Lettres, Le Centaure, La Bacchante.
- MURGER. — Scènes de la vie de bohème.
- ROSTAND. — L'Aiglon.

ROBERT (Louis DE). — Le roman du malade.

SAND (George). — Correspondance.

SAMAIN. — *Œuvres* : Le Jardin de l'Infante, Aux flancs du vase, Le
Chariot d'or, Polyphème.

TELLIER. — *Œuvres*.

TINAYRE (Marcelle). — L'ombre de l'amour.

